

Novembre 1951

Vol. I, No. I

CARNETS

PHILOSOPHIQUES

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL  
AOU 6 1979  
BIBLIOTHÈQUE  
THÉOLOGIE — PHILOSOPHIE

Organe des Etudiants de la Faculté de Philosophie

de

l'Université de Montréal.

Organe des Etudiants de la Faculté de Philosophie  
de  
l'Université de Montréal.

Directeur: Loris Racine

Rédacteur: Jacques Racette

SOMMAIRE

<u>INTRODUCTION:</u>	Un mot du Vice-Doyen.....	p. 3
	Prise de position - Le Directeur.....	p. 4
<u>LE PROBLEME ACADIEN:</u>	Les Acadiens du sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse - Léger Comeau, C.J.M. ....	p. 5
<u>FANTAISIES:</u>	Folie d'un sage - Jean-Louis Le Scouarnec .....	p. 8
	Trois proses - Loris Racine .....	p.11
	Lettre de saint Thomas - Odilon Gagnon .....	p.13
<u>FONCTION SOCIALE DE LA PHILOSOPHIE:</u>	Le philosophe et l'action - Odilon Gagnon .....	p.14
	L'étudiant philosophe - Jacques Racette .....	p.16
	Noble idéal - Roland Verrette .....	p.17
	Retrouver l'humain - Pierre Charbonneau .....	p.18
	Apostasie moderne - Bertrand Rioux .....	p.20
	Bulletin .....	p.21

"Les journaux vivent rarement d'idées; ils s'alimentent plutôt de "denrées périssables". Il ne devrait tout de même pas en être ainsi d'un journal étudiant, et tout particulièrement s'il s'adresse à des philosophes. Il est en effet réservé à ceux-ci de pourvoir la culture de l'apport intellectuel qui, comme l'étoile de Galilée, l'éclaire et la dirige de haut."

Louis Lachance, o.p.,  
Vice-doyen.



Nous avons fondé une revue. Geste téméraire si jamais il en fut un. Les revues, surtout celles qui osent énoncer des idées, sont le plus souvent destinées à une fin prématurée. En sera-t-il ainsi de la nôtre? Non, car nous croyons que la collaboration de tous en fera un succès. Les "Carnets Philosophiques" vivront le temps que nous, étudiants en philosophie, leur permettront de vivre.

Mais comment justifier l'existence de cette revue? Est-elle nécessaire, y a-t-il chez l'étudiant un besoin auquel elle pourrait satisfaire?

Nous avons présumé, nous étudiants, que nous avons des idées: des idées sur la politique, nationale et internationale; des idées sur la littérature, sur l'art, sur la beauté, sur la culture, sur l'idéal, sur le bien, sur l'amour... Nous avons nos idées. Mais personne ne les connaît.

On dit: "La jeunesse d'aujourd'hui est conformiste, la jeunesse d'aujourd'hui est satisfaite, elle se contente du système régnant, elle ne veut rien changer, elle est prête à tout accepter. Elle est prête à donner sa vie pour la défense du pays bien qu'elle n'ait pas un mot à dire dans la politique du pays; elle est prête à tous les sacrifices, à tous les renoncements pour faire face aux problèmes qu'on lui a légués"... Le fait est que l'on ne connaît pas la jeunesse d'aujourd'hui. Elle n'est peut-être pas aussi conformiste que l'on voudrait le croire. Elle veut sans doute accepter ses responsabilités envers elle-même et envers la patrie, mais elle compte bien avoir son mot à dire dans les problèmes qui s'agitent présentement et qui demain seront les siens. Il y a sans doute une jeunesse bourgeoise et bien nourrie, une jeunesse satisfaite, mais celle-là ne compte pas. La jeunesse d'aujourd'hui a ses idées, elle ne pense pas toujours ce que l'on voudrait qu'elle pense. Le malheur est que l'on ne le sait pas, car ces idées n'ont pas souvent l'occasion de se manifester... Notre revue, du moins en ce qui nous concerne, pourra peut-être, jusqu'à un certain point, rectifier cet état de choses.

Notre revue nous permettra aussi de nous connaître, nous étudiants, en fournissant à chacun de nous un moyen de connaître les idées de ses confrères. En effet, je ne crois pas que l'on puisse réellement connaître quelqu'un à moins de connaître ses idées. Notre revue sera une source de discussions, car il est inévitable qu'il y ait des divergences d'opinion parmi nous. Et je crois que le fait d'être capable d'énoncer une opinion, d'être capable de la défendre et, s'il y a lieu, d'en admettre l'erreur, a quelque chose d'éminemment formateur.

Notre revue sera jeune. Elle sera faite par des jeunes et pour des jeunes. Elle énoncera des idées qui sont passées de mode ou qui ne sont pas encore à la mode, elle n'aura pas honte de ses enthousiasmes pour une juste cause, pour une beauté ou pour une grandeur; elle ne craindra pas non plus d'affirmer certaines vérités qui n'auraient pas le don de plaire à une coterie ou à un régime. Notre revue sera libre, mais d'une liberté bien comprise, car la liberté qui ne respecte aucune règle devient très vite une licence. Et puisque nous devons prendre position, notre revue sera surtout et avant tout une manifestation d'ESPRIT...

La jeunesse d'aujourd'hui est dégoûtée de tous les positivismes, de tous les déterminismes, de tous les empirismes et de tous les scientismes du monde. Elle n'a qu'à regarder autour d'elle pour en constater la faillite. La jeunesse d'aujourd'hui croit en la primauté de l'esprit, elle nie à la matière le pouvoir de résoudre ses problèmes. Elle reconnaît que son humanité consiste principalement en une intelligence, et que la réponse à ses questions lui viendra de celle-ci. Elle répugne cependant à une discipline par trop idéaliste. (1) Elle ne veut pas

(1) Idéalisme doit être pris ici au sens philosophique du mot.



construire une tour d'ivoire; elle conçoit que la vie détruit parfois ce que l'intellect seul a érigé. Son attitude d'esprit pourra être définie comme une INTELLIGENCE QUI REGARDE LE REEL...

Notre revue sera conçue en regard de ces principes. Elle sera, encore une fois, une manifestation d'esprit, elle sera intellectuelle... Il va sans dire que nous comptons sur la collaboration de tous; comme notre revue veut être la poursuite d'une conversation souvent impossible, elle n'a que faire d'un refus de dialogue.

LE DIRECTEUR

### LE PROBLEME ACADIEN:

#### LES ACADIENS DU SUD-OUEST DE LA NOUVELLE-ECOSSE

(A la suite de ma modeste causerie du 8 novembre, le dévoué et sympathique directeur de nos "Carnets Philosophiques" me priait d'en publier un résumé. Dans le double but d'apporter tout mon appui à cette louable initiative d'un journal de faculté, puis de resserrer les liens de fraternité et d'amitié entre Acadiens et Canadiens-français du Québec, je me suis empressé d'accepter.)

Inutile de nous arrêter au grand dérangement, à l'expulsion des Acadiens de leurs magnifiques terres de Grand-Pré et du Port-Royal. 1755 est de l'histoire bien connue. Puisse ce travail justifier, à nos yeux, le titre de l'ouvrage magistral de M. Luvrier, l'historien des Acadiens: "La Tragédie d'un Peuple." Loin de nous de souscrire à cette idée d'un quelconque Américain: "Qu'ont-ils à gémir, ces bons Acadiens? Ils ont trouvé des terres et des conditions meilleures."

Il y a, le long de la baie Sainte-Marie (nommée ainsi par de Monts en 1604), entre Digby et le Cap Fourchu, aujourd'hui Yarmouth, comme un grand village d'une cinquantaine de milles. Il abrite le noyau le plus solide et le plus avancé des Acadiens en dehors du Nouveau-Brunswick. Vous êtes invités à le visiter.

Son langage va peut-être vous surprendre. Ne le prenez cependant pas pour du charabia. Ces expressions qui vous feront sourire composaient en partie le parler de vos ancêtres. Ainsi, quand Luc à Baptiste à Mandé parle d'une "grousse chouse", (traduisons pour les modernes: grosse chose) il s'exprime à la manière d'Henri IV. Du temps de ce grand roi, on disait grou, chouse et estoumac pour gros, chose et estomac. L'histoire du grand siècle nous rapporte une dispute entre grammairiens au sujet de l'épellation et de la prononciation de mots comme boune (bonne), houme (homme). "Cette poume est trop chare", proteste l'acheteur contre le prix exorbitant de la pomme. Ce mot "char", pour cher, nous le trouvons chez Rabelais. Nous y rencontrons maints exemples de l'emploi d'un "a" où l'Académie veut aujourd'hui un "e". Rabelais écrit: présentarent, aidarent. Ronsard, à son tour, explique l'origine du parler franco-acadien. Ce poète du XVII<sup>e</sup> siècle fait rimer armes avec fermes, glands avec termes. Nous trouvons chez le même Ronsard l'emploi du "i" pour le "u", tout comme chez nous:

"Je voudrais être le riban  
Qui serre ta belle poitrine."

(Ronsard)



"Mais enfin, me direz-vous, nous ne sommes plus au XVI<sup>e</sup> siècle." Sans doute, mais n'en avez-vous rien gardé? Si nous en avons retenu plus que vous, l'histoire et la géographie sont là pour en expliquer le fait. L'histoire, c'est l'expulsion, le retour, l'établissement à la baie Sainte-Marie. Géographiquement, nous sommes entourés de petites villes anglaises. Nous voilà donc séparés de nos frères de Québec et bien loin de la chère France. Tous les contacts avec les sources de la culture et des traditions françaises sont, sinon rompus, du moins rendus très difficiles. Incapable d'évoluer avec nos frères, nous gardons jalousement nos vieilles richesses.

Il faut en venir à 1890 avant de trouver un enseignement du français quelque peu organisé. C'est l'arrivée, à cette même date, des pères Eudistes et la fondation du collège Sainte-Anne à la Pointe de l'Eglise (Church Point). Tous les futurs prêtres et professionnels de la région y passeront. Encore est-il que l'anglais aura large part dans leur formation. Pour compléter leurs études et se préparer au sacerdoce, les jeunes gradués de Sainte-Anne vivront, pendant quatre ans, dans une ville anglaise, Halifax. Le séminaire interdiocésain abrite des Irlandais, des Ecossais et des Acadiens. Comment demander aux directeurs, pourtant français ou canadiens-français eux-mêmes, une action concentrée sur notre groupe acadien?

Pendant de nombreuses années nos professionnels ont reçu leur formation dans la même ville, à l'Université Dalhousie. C'est dire que, sinon personne, du moins très peu recevaient une éducation profondément française, celle qui fait les apôtres de la culture. Les écoles primaires étaient les premières à en souffrir. C'est le maître qui fait l'école. Si lui-même ne connaît pas sa langue, ou s'en soucie peu, comment les élèves l'apprendront-ils? Et nos maîtres, où sont-ils formés? Ils se rendent à l'école normale anglaise de Truro. Résultat!... Tandis que nos Acadiens manquent de zèle ou de préparation adéquate, les Anglais en profitent. Ils nous inondent de leur littérature. Ils organisent nos programmes scolaires. A peu près tout, dans les écoles, se fait dans cette langue étrangère. En neuvième année, j'étudiais le français dans un manuel anglais, tout comme on apprend le latin dans une grammaire composée en français. C'était en 1936!

Aujourd'hui, la situation est moins scandaleuse. Je dirai même qu'elle est encourageante et très prometteuse. De plus en plus, la direction de nos écoles est confiée à des jeunes gens profondément acadiens et français, formés au collège Sainte-Anne, souvent diplômés des universités canadiennes-françaises. Nos institutrices se joignent aux instituteurs pour suivre des cours de français chaque été. L'arrivée de religieuses appartenant à des communautés de langue française et, par elles, la fondation d'écoles consolidées, donnent de grands espoirs. Autrefois, les religieuses, même natives de la région, étaient membre d'une communauté anglaise, les soeurs de la Charité, d'Halifax. Enfin, un solide groupe de professionnels, anciens de l'Université Laval et de l'Université de Montréal, sont désireux de travailler à la bonne cause.

Et alors, comment réagit le ministère de l'éducation à Halifax? Sans s'offrir spontanément pour seconder nos efforts, ce qui serait quasi-miraculeux, il semble assez sympathique et accueillant. Je retiens ce propos de l'inspecteur des écoles, il y a deux ans: "Je peux maintenant tout obtenir du ministère de l'éducation."

N'avais-je pas raison de dire que la baie Sainte-Marie forme le noyau le plus solide, le plus avancé et le plus prometteur des acadiens en dehors du Nouveau-Brunswick?

N'entonnons pas trop vite notre chant d'action de grâces! Un nuage sombre paraît à l'horizon. Chez eux, les Acadiens deviendront de plus en plus acadiens et français. Le malheur est qu'ils ne restent pas chez eux et ne peuvent pas y rester.



Les conditions économiques les forcent à s'exiler de nouveau. Nos Acadiens doivent se disperser. Abandonnant leur pays, ils abandonnent aussi leur langue, souvent même leur foi. A ce titre, le recensement de 1941 est éloquent. Voyons un peu ce qu'il nous raconte.

Commençons par un véritable désastre. Dans le comté de Lunenburg, sur 2,810 français d'origine, 140 seulement se déclarent français de langue, 666 sont demeurés catholiques. Tout un groupe acadien, isolé du reste, s'est peu à peu fondu à la population environnante, perdant en même temps et sa langue et sa foi. Ils semblent tenir à leur origine, puisqu'à chaque recensement ils se disent français, mais ils sont absorbés par le milieu. Le malheur est qu'ils ne sont pas groupés mais disséminés dans tout un comté: environ une cinquantaine pour chaque petite ville.

Il est à remarquer que les ruraux s'anglicisent plus vite que les citadins. La chose se comprend aisément à réflexion. Toutes choses étant égales par ailleurs, il est évident que les individus en minorité dans les campagnes se fondent plus rapidement dans le grand tout que ceux qui résident en ville. Ces derniers, en effet, ont pour retarder le travail d'assimilation un avantage que ne possèdent pas les ruraux: celui de pouvoir se réunir fréquemment et maintenir encore plus longtemps, par le moyen de relations sociales suivies, les us et coutumes des ancêtres, y compris la langue. Ce n'est tout de même qu'un recul de quelques années de l'échéance fatale, la même pour les deux groupes.

Acadiens ruraux de Lunenburg: 2,197 d'origine française - 87 de langue française (4%).  
Acadiens urbains de Lunenburg: 613 d'origine française - 53 de langue française (9%).  
Heureusement, la situation de certains comtés est moins déprimante. Ainsi dans Kings: sur 826 Français d'origine 497 ont gardé leur langue, donc 60%. Et vous ne trouverez ici ni écoles ni paroisses françaises. L'explication vient de ce que la plupart de ces Acadiens sont nés en pays français, puisqu'en 1911 ils ne comptaient que 188, alors que de nos jours ils sont 826. Attendons-nous donc à des défections de langue chez les enfants. Une étude du recensement de cette année serait intéressante. Ici, à cause de l'éparpillement des nôtres, il est presque impossible de leur donner une école, même une paroisse. Comme vous le voyez, la lutte doit s'engager contre un fait accompli et néfaste: la dissémination. C'est elle qui est la tragédie actuelle de notre peuple acadien du sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse.

Comment réagir devant une telle situation? Seuls des organismes puissants peuvent appliquer des remèdes efficaces. Ces organismes chercheront à grouper les Acadiens par des caisses populaires, des coopératives d'habitation, des coopératives agricoles etc... Ils lanceront de petites industries dans divers centres urbains et ruraux, en vue de grouper les Acadiens qui s'y trouvent. Ils verront à la diffusion de littérature française, à la création éventuelle d'un puissant poste acadien de radiodiffusion, relié (en partie) au réseau Radio-Canada. Les petits postes locaux semblent être une solution inefficace. On encouragera la création d'industries touristiques à Grand-Pré, à Port-Royal, à Louisbourg, opérées par des Acadiens, exploitant l'histoire acadienne. Ce serait un moyen de s'implanter au pays des ancêtres, non plus comme individus mais en groupe organisé pour y rester.

Enfin, ce bref résumé ne prétend ni énumérer tous les remèdes à appliquer ni peindre un tableau complet de la situation actuelle de mon pays. Puissiez-vous en dégager au moins l'impression que nous avons un problème complexe...



## FOLIE D'UN SAGE

"Vous perdriez la raison dites-vous si vous abandonniez le monde? Heureuse folie! Eh! que n'êtes-vous du nombre de ces sages insensés!"

Massillon.

Combien d'hommes ont désiré d'être Sage. Combien peu se sont préoccupés d'être Fou. Pour des raisons moins sages on s'est tenu dans un raisonnable milieu. Le sage doit être, à supposer, un homme-phénomène qui doit surgir, ainsi que le génie, à chaque siècle. Le Fou, un être en marge des gens sensés. Voyons.

Avec quelle disposition heureuse le souple Erasme, une des plus belles fleurs latines greffées sur la plate-bande de l'humanisme, n'a-t-il pas parlé de la Folie. Il en fit jusqu'à l'Eloge. C'est à cause de celui-ci qu'on le surnomma Sage.

Il y eut un temps où la sagesse fut un état courant. Une chose (puisqu'on ne l'a pas encore définie) de prédilection. Une mode. La Chine eut ses sages, Confucius en tête. La Grèce en compta jusqu'à sept. Rome n'en vit que très peu. La sagesse n'émigra pas. L'Occident en dénombra encore moins. Au Nouveau-Monde... l'homme-adolescent joue encore aux blocs. Villes modernes, villes sur échasses où les populations vivent dans des cubes lancés en l'air. Un fait digne d'attention, la sagesse fut au début, le plus souvent, l'apanage des couronnés et des premiers d'empire. Ramses II, David, Salomon, Lycurgue, Solon, Périclès, Epaminondas, Philippe, Alexandre, Caton l'Ancien, les Gracques, Cicéron, Auguste, Marc-Aurèle, Constantin, Charlemagne, Louis IX, Sainte Elisabeth etc. La France après ses deux parangons de sagesse lumineuse, l'auteur royal des Capitulaires et l'illustre fils de Blanche de Castille, se mit à produire massivement des gens d'esprit, de talent, et cette catégorie des trois S (saints, savants, sots) et pas plus. Des rois que l'on a dit très sages s'accompagnent souvent d'un fou. On comprend mieux Pascal n'est-ce pas, quand il dit que "la puissance des rois est fondée sur la raison et sur la folie du peuple, et bien plus sur la folie".

Bien avant cette période, j'allais oublier, on remarqua chez les premiers peuples une sagesse encore fameuse, celle asiatique, puis, si ce n'est pas trop faire outrage, celle chrétienne. Le reste de l'humanité se partagea les dépouilles. Ce qui fait qu'aujourd'hui "la moitié des imbéciles fait pencher la terre". D'ailleurs "les hommes, c'est un témoignage pascalien, sont si nécessairement fous, que ce serait être fou, par un autre tour de folie, de n'être pas fou".

Le mot sagesse est un terme malin à définir, presque malicieux. Quelques hommes, des sages sans doute, ne se sont rien épargné pour l'expliquer. "La sagesse chez tous les hommes, nous confie Aristote, accompagne plutôt le savoir, les hommes d'art, dit-il, sont supérieurs aux hommes d'expérience." (Métaphysique 981 b 25.) A la suite de l'auteur de "Mes Confessions", saint Thomas montre que le don de sagesse correspond à la béatitude des pacifiques, car il donne la paix et permet de la donner aux autres, même parfois aux plus troublés. (Les Trois âges de la vie Intérieure, R.P. Garigou-Lagrange, p. 101.) Pour l'écrivain des Provinciales, la sagesse paraît se résumer dans ce sentiment d'un inférieur vis-à-vis d'un supérieur. Problème: fini et infini. Le grand disparu Sertillanges appelle un sage celui qui choisit bien. (Recueillement, p. 119). Saint Bernard appelle la sagesse, la con-



naissance savoureuse. Voltaire qui eut souvent l'esprit d'avoir raison distingue trois sortes de sagesse, la mondaine, l'humaine et la divine. Celle humaine qui nous intéresse, cherche dans la connaissance de l'homme et de ses devoirs, les moyens qui peuvent le conduire au but qu'il se propose, de se rendre heureux dans cette vie. Plus loin, il ajoute: "On n'acquiert la sagesse qu'en suivant les maximes de la raison, en nous approchant de la nature, et en secouant les préjugés." (Dictionnaire philosophique, p. 302.) Plus près de nous, un de nos professeurs n'a trouvé qu'une seule façon d'être sage parce "qu'il n'y a qu'une seule sagesse." (L'Être et ses propriétés, p. 101). Comme dernier témoignage j'évoque la pensée de François Lobe qui voit dans la "sagesse une disposition profonde de l'être à chercher la causalité de son statu quo." En série finale, Larousse qui a tout défini: "la sagesse est une modération; chez la femme, une chasteté." Cette pensée "la sagesse nous envoie à l'enfance..." à l'examen nous approche curieusement de cette expression qu'on peut lire dans tout dictionnaire consacré, que la folie, étymologiquement, c'est aussi tomber en enfance. Que dire! Sagesse égale folie? Peut-on dire: c'est une sagesse de fou? Pourquoi pas sagesse d'idiot? Quelle hérésie!

Voici. La sagesse est le verbe être avec sa nature, son état, son existence (sage-esse) et son influence sourde et placide dans les membres de la grammaire humaine. La folie, une sorte de pronom possessif qui s'accorde en genre et en nombre avec le sage auquel il se rapporte. Ces deux cas extrêmement près l'un de l'autre conjuguent leurs ondes, se prêtent leur fonction et forment par leur élément positif et négatif la plus lourde charge d'équilibre, de force, de grandeur, de beauté que ce courant entraîne. Le fou est antécédent de sage. L'un, le sage, est une perpétuelle immanence, l'autre une sorte d'éminence. Les deux sont émanants. Le sage est un cercle, le fou un diamètre. Ils se touchent par les deux bouts. Il y eut dans l'humanité des époques de sagesse; le XIIIe, le XIIIe et le XVIIe siècle furent assez à point là-dessus; comme il vint des siècles de folie; la période de la Renaissance, le XVIIIe, le XIXe siècle jusqu'au nôtre. Crise, transition, dévaluation, guerre, fléau, déperdition, désengagement, voilà la leçon moderne d'un passé si long, si sage. Ces millénaires paraissent comme une lingue échelle où les crans les plus hauts sont les plus minces et les plus fragiles. Éternel recommencement au commencement.

Certaine occupation, certain âge réclame la folie tout comme ces vrais chrétiens de Pascal qui obéissent folies. Ainsi les artistes, de tous genres, les héros de toute occasion (il faut souvent une occasion pour être un héros), les financiers, ceux de tous les métiers à partir du souffleur de verre jusqu'à l'homme de loi, en passant par l'étudiant sont des fous. Les classes de fous sont nombreuses. Les beaux Fous sont dans les classes moyennes. La majorité reste hélas! des petits fous. Les professionnels (ceux qui par conscience professent avec ou sur l'humain), médecin, professeur; puis les professionnels de la terre, de la prière, le cultivateur, le moine, peuvent arriver plus facilement à la sagesse. Dans les deux classes, il y a une "paucité" de sages et une infinité de sots. Je n'ai jamais cru que l'état, le parti, la profession, le milieu, l'habit, le geste brancarde avec lui nécessairement la sagesse. Parce que là comme partout ailleurs l'habit fait le moine. Compensation. L'homme présente à quelques moments dans sa vie une inclination ou vers la sagesse ou vers la folie. La première il est vrai, est un dépôt ramassé, exporté au fond de notre être par de longues années d'expérience; la seconde, est davantage une gratuité, un crédit qui possède sur le marché mondial humain un prix très courant.

Si l'on examine la vie d'un homme que peut-il diluer après toutes ses folies et ses prétentions à la sagesse. On apprend à devenir sage comme on apprend à vieillir. Voyons en référence à l'échelle multiple de 7, l'âge de raison, où nous en sommes.



	7 ans	Matin - Age du mœcano - Première dent de sagesse.
Huit heures	14 ans	"Je hais ces enfants prématurés". (1)
	21 ans	L'homme apprend.
	28 ans	Midi - Age de la voile - Crise de folle-sagesse et de
Douze heures	35 ans	sage-folie - "Voici l'âge où il est inquiétant d'être
	42 ans	libre". (2) L'homme connaît.
	49 ans	Après-midi - Age du feutre - Sagesse première -
Quatre heures	56 ans	L'ombre au côté du parasol.
	63 ans	L'homme reconnaît.
	70 ans	Soir - Age du dossier - Sagesse dernière - Première
Huit heures	77 ans	folie. "Tous les événements de ma vie à la fois devant
	84 ans	mes yeux se déploient comme les sons d'une trompette
	91 ans	fanée." (3) L'homme désapprend.

ainsi vers huit heures, on gage, on croît; vers midi, on s'engage, on s'accroît; dans l'après-midi, on se dégage puis on se croit; vers le soir, on s'engage et l'on décroît. Sagesse de la destinée où l'homme marque le temps et s'arrête ainsi qu'un pendule à une fixe.

La folie est mère de bien des sottises. Ses filles ou suivantes, l'Amour-propre, la Flatterie, l'Oubli, la Paresse, la Volupté, la Démence, les Délices, l'Ivresse, l'Ignorance sont très fécondes sur cette boule en équilibre instable où chavire la race de Sem, Cam et Japhet. Il ne faut pas confondre cette Eve de malheur avec cette déesse FOLIE (majuscule) qui est le propre de Corneille, de Racine, de Dunsolo, de saint François d'Assise, de Michel-Ange, de tous ces artistes de génie qu'il faut si bon de placer près de ces hommes SAGES que peuvent être Platon, Socrate, Pascal, Bossuet, Maritain et tous les artistes de l'âme et de la pensée, etc. On appelle cette première catégorie des Fous-sages; la seconde des Sages-fous ou par usage Morosophes et "Sophomores".

La sagesse est un hypnotisme conscient, la folie une surrexcitation souvent inconsciente. Le fou meurt dans un rêve infiniment long, le sage vit dans une mort extrêmement proche. Le temps échappe au sage et au fou. La nuit de celui-ci est trop longue, le jour de celui-là trop court. Le sage vit sa mort, le fou meurt sa vie. C'est pourquoi le sage meurt chaque jour, le fou naît chaque matin. Voilà deux phénomènes que l'on coudoie parfois dans les passages de la vie et de l'Université. Mais rien n'abonde en ce sens. La folie authentique paraît aussi rare que la vraie sagesse.

Celui qui compose un poème, trille des cordes, défrise la pierre avec son ciseau n'est-il pas aussi beau que le sage qui cherche le silence des cloîtres, explique un théorème ou déchire aux labours la terre généreuse? Si on se demande: "Mais enfin, quelle est la condition pour être sage, pour devenir fou?" Il suffit, Ami, pour la folie, un peu plus de talent que de raison, pour la sagesse, un peu plus de raison que de talent. Cependant sachez que dans ce monde irraisonnable la Sagesse se cache au royaume de la Folie.

Jean-Louis Le Scouarnec

(1) Pascal: Pensées.

(2) Paul Claudel: Partage de Midi.

(3) Paul Claudel: Ibidem.



## TROIS PROSES

### Le retour du temps

L'automne et ses vents gris reviennent peupler nos pensées d'ombres. Il pleut une pluie fine, froide et pénétrante comme un remords. Les toits, les arbres, les rues sont détrempés; je regarde couler l'eau sur le pavé et il me semble que chaque gouttelette, chaque ruissellement emporte avec lui un peu de notre joie.

Je me souviens de l'automne passé, il y a de cela un an, il y a de cela un siècle. La vie, immuable, a poursuivi sa marche, nous acheminant chacun vers notre fin, vers notre port. Je me souviens de ces instants où je pensais: "Le moment présent ne reviendra plus. Il est déjà passé au moment où j'y pense. Je ne peux le saisir, il m'échappe. Chaque phase, chaque atome de ma pensée est un moment qui m'échappe". Et maintenant, je voudrais reculer dans le temps pour pouvoir prédire les joies et les peines de l'année qui arrivait, du jour, du moment qui allait suivre. Je voudrais être le prophète d'un moment unique, que je connaîtrais, que j'attendrais, que j'étudierais à l'avance, pour mieux me préparer à le vivre dans toute son intensité. Chimère, tout passe, tout fuit, et ce n'est qu'après avoir vécu notre vie que nous pouvons déterminer si nous avons été heureux ou non. L'automne prochain, je comprendrai ce que je ressentais aujourd'hui, et ainsi de suite.

Je conçois cependant que je ne suis point fait pour remémorer le passé, mais plutôt pour envisager l'avenir. Que serai-je, que ferai-je l'automne prochain? Mystère. Tout ce que l'avenir peut nous donner est l'espoir. Aujourd'hui, j'espère des jours où je serai pleinement, totalement heureux, et je sais que l'automne prochain, j'aurai encore le même espoir. Et être heureux, n'est-ce pas tout simplement l'espérance de l'être un jour.

Mais un autre automne est venu, et c'est celui-là qui doit m'intéresser. A quoi bon revivre le passé, et vouloir vivre l'avenir à l'avance. Le moment présent doit m'intéresser; je dois m'y appliquer, je dois en profiter comme d'une chose que je ne peux posséder qu'un instant. Un autre automne est venu, avec ses vents gris, et sa pluie fine, froide et pénétrante comme un remords...

Octobre '47.

### Eternelle vieillesse

Le poids de la vieillesse des hommes a pesé sur mon épaule. Des doutes primitifs surgissent en moi. Le prolongement de toute une humanité m'étreint dans son souvenir. Une vieillesse m'enveloppe que je ne peux vaincre. L'homme s'est perpétué en moi jusqu'à l'infinité. Je suis vieux. J'ai vingt ans. Je suis très vieux. Une musique des temps obscurs a ensorcelé mon âme. Tous ces hommes passés qui furent moi avant que je ne sois moi. Je vis dans un monde qui aurait pu n'être pas le mien. L'homme ne vit pas dans l'individu, c'est l'individu qui vit dans l'homme. L'homme est éternel, impondérable. L'homme ne peut mourir, l'individu seul peut mourir. L'homme est éternellement vieux et éternellement vivant. L'homme est un mystère qui m'effraie.

Tous ces hommes passés aujourd'hui revivent en moi. J'ai vécu leurs doutes, leurs craintes, leurs amours, leurs haines, leurs espérances, leurs défaites... J'ai participé au courant universel de la souffrance humaine. Un grand fleuve lent qui n'aboutit nulle part. Mes désirs se sont agrippés aux parois lisses de ma vie. Un à un, ils ont glissé jusqu'au pied de la pente. Mes désirs ne m'ont pas permis de vivre.



Toujours l'énigme est revenue. Les questions se sont multipliées à une vitesse effrayante. Je suis le compositeur d'une symphonie de doutes. Les preuves tactiles ne me satisfont plus. La chose que j'entrevois n'offre plus de solution. La matière est inexistante. Des doutes supportés par des doutes. La seule solution offre une issue sur le néant.

Je suis vieux. Je suis très vieux. L'état d'homme comporte un fardeau trop lourd. Mais enfin, il faut marcher. Toujours avancer sur le long chemin désert. Il n'y a pas d'issue. Ou plutôt il y en a une mais ceux qui la prennent sont ceux que l'on appelle les lâches, parce qu'ils sont logiques avec eux-mêmes. Et il faut avancer toujours, toujours marcher sans savoir pourquoi. Avancer à pas de fourmis avec ce fardeau trop lourd, beaucoup trop lourd. La vieillesse des hommes a pesé sur mon épaule. Je suis vieux. Je suis beaucoup trop vieux.

Hôpital militaire, Novembre '49.

Elle n'est pas venue...

Je l'attendais ce soir mais elle n'est pas venue. J'attendais le bruit de son pas sur les dalles, j'attendais son apparition dans l'embrasure de la porte et le sourire qu'elle aurait pour moi. J'attendais la caresse de la joue et la lumière si vivante des yeux bruns. Lumière moqueuse des yeux sûrs de leur jeunesse. Mais à quoi bon... Elle n'est pas venue.

Et dans l'heure lente, je regarde la nuit qui monte. Les lumières des rues s'allument. La vie du soir reprend. Tous ces êtres qui rient, qui chantent, qui dansent, qui aiment. Tous ces êtres qui vivent. Je suis jaloux de leur vie, de leurs amours, de leurs chants. La ville s'éveille à la nuit. Et toujours l'image des yeux bruns revient. Les yeux bruns à l'expression moqueuse. Les yeux bruns si sûrs de leur beauté. Les yeux bruns qui mordent à la vie comme à un fruit mûr. Tout le jour, j'ai attendu son pas, j'ai attendu son sourire. J'ai attendu son amitié, sa consolation, sa chaleur. De loin, j'ai essayé de reconnaître son pas. Son pas que toujours je crois entendre et qui n'est jamais le sien. Dans ma tête, je repasse tout ce que j'allais lui dire. Tous les efforts que je fais pour accepter la vie. Tous les rêves qui sont morts en moi, tout mon cœur qui n'en peut plus de rêver. Et pourtant, je n'en demandais pas tant... Rien qu'un peu de chaleur, rien qu'un peu d'amitié. Rien que son sourire, que sa présence. Mais à quoi bon, elle n'est pas venue. Construisons un autre rêve.

La nuit a tout enveloppé. Tout trempe dans le noir, on n'y voit plus. A l'intérieur, une lumière douce émane de nulle part. Le calme et une tristesse inexprimable imprègne les choses. Une musique infinie m'a rejoint au dedans de moi-même. Vite, construisons un autre rêve. Les rêves sont si fragiles et si courts... Mais à quoi bon me torturer. Elle n'est pas venue. Alors à quoi bon tout cela? Elle ne viendra plus. Et pour moi, c'est tout ce qui comptait.

Hôpital militaire, Octobre '49.

Loris Racine



Mes chers philosophes,

Excusez-moi de vous tomber du ciel, comme ça, sans aucun avertissement, mais votre décision de fonder une "modeste revue philosophique" rédigée entièrement par vous tous m'a profondément ému et il est, je crois, de mon devoir de vous faire parvenir un mot d'encouragement.

Vous êtes tous thomistes, cela est su et connu de par le ciel et la terre et en ma qualité de fondateur de cette philosophie qui a fait couler beaucoup plus d'encre que je ne l'aurais cru, je veux vous dire immédiatement quel plaisir j'éprouve à vous voir poser une telle initiative. Je vous vois déjà parmi les courageux commentateurs de mon oeuvre, dont les plus illustres sont sûrement M. Maritain et votre distingué compatriote de Québec, monsieur l'abbé Henri Grenier (dans ses ouvrages en latin naturellement), je vous vois, dis-je, travailler très fort à la perpétuation de ma doctrine et cela est très bien.

Vous y avez sûrement pensé, mais je tiens à vous le répéter de nouveau: seule une saine philosophie sauvera le monde. Sans doute, il y eut et il y a encore d'autres types du métier qui vous ont affirmé et vous affirment encore que ce sont leurs doctrines qui sauveront le monde, mais ne les croyez pas. Méfiez-vous, il y a là anguille sous roche! Je ne vous dirai pas ma source d'information (les autorités supérieures m'ont bien averti de me taire à ce sujet), mais vous admettez tout de même que je suis admirablement bien placé pour connaître la vérité.

Je connais tous vos problèmes, mes chers philosophes, et ai-je besoin de vous dire que je pourrais les résoudre en un tour de main. Heureusement ou malheureusement pour vous, je ne le ferai pas. Avec un peu de réflexion, vous pouvez vous débrouiller tout seul... ou avec vos professeurs. Et puisqu'il est question de ces messieurs, laissez-moi vous dire qu'ils sont, selon notre règle, de très fort calibre. Vous objecterez que vous ne saisissez pas toujours où ils veulent en venir et que la subtilité de leur pensée vous échappe parfois! (On est Sorbonnien ou bien on ne l'est pas, n'est-ce pas?) Et après! Vous vous y habituerez et je vous parie que d'ici la fin de l'année les problèmes d'histoire, de critériologie, de morale, de logique, etc., vous paraîtront des jeux d'enfants. Vous n'avez d'ailleurs nullement besoin de vous tracasser puisqu'on vous donnera en temps et lieu des notes et des questions d'examens qui seront rédigées selon la plus pure tradition thomiste, ce qui n'est pas peu dire. Un conseil, cependant. Je vous mets particulièrement en garde contre le laisser aller lorsque vous aborderez sérieusement l'étude du "mens" de mon brillant copain Augustin. Vous avez là oeuvre subtile et dense et soyez sûrs que je me dirais des noms odieux (que Dieu me pardonne!) si je vous voyais, vous, les continuateurs de mon oeuvre, tronquer la pensée de ce savant confrère. Quant à l'étude de la nature des anges, j'aime autant ne pas discuter ici, car cela nous mènerait bien loin!

Mais je m'éloigne de mon sujet et du but proposé par cette lettre. En guise de conclusion, permettez-moi de vous féliciter encore une fois d'avoir songé à publier ces "Carnets" et rappelez-vous toujours que (pour parodier un programme célèbre sur les ondes de votre belle province) "le thomisme, c'est une foule de petites choses."

Bonne chance!

Thomas d'Aquin, philosophe de la Chrétienté.



LE PHILOSOPHE ET L'ACTION

Le philosophe de notre siècle est placé dans une perspective existentielle extrêmement complexe dont il est difficile de prévoir l'issue. On peut dire que, d'une part, il doit en tant que philosophe proposer des solutions aux nombreux problèmes qui pèsent lourdement sur une société angoissée et désaxée et qui ne veut pas de lui et que, d'autre part, ces solutions doivent être assez réalistes (tout en restant dans la ligne de la vérité et de la moralité, ce qui n'est pas facile) pour satisfaire aux exigences d'une époque où l'individualisme et le machinisme sont rois.

Si l'on étudie un tant soit peu l'histoire et que l'on remonte, disons, à quelques siècles en arrière, il est visible que le sens des valeurs des hommes d'alors, les non-philosophes aussi bien que les philosophes, était quelque peu différent du nôtre et même si plusieurs doctrines philosophiques avaient droit de cité, l'on s'accordait sur bien des points essentiels: par exemple, un homme ou plusieurs hommes représentaient une individualité ou une collectivité et l'on estimait qu'il fallait d'abord servir la collectivité et ensuite l'individu. Ces concepts étaient élémentaires et personne n'aurait pensé à essayer de les détruire.

La situation est tout à fait différente au vingtième siècle. D'abord, il y a l'individu qui est aujourd'hui devenu à lui seul un monde. Qu'il soit dans l'embarras et vous verrez la société se déplacer autour de lui comme la terre autour du soleil, sans pouvoir réussir à l'aider cependant, et l'on est à un point tel qu'il y a autant de mondes qu'il y a d'individus, autant de plantes qu'il y a d'hommes, des planètes qui gravitent et se déplacent sans ordre et qui ne savent pas du tout où elles vont. Sens faussé des valeurs et absence de désintéressement de l'homme pour l'humain! Et il y a plus! je dirai même qu'il y a autant de mondes qu'il y a de concepts et de termes car si John Doe et Jean Durand sont aujourd'hui les personnages les plus importants de la terre, n'est-il pas vrai que les termes démocratie, sport, Etats-Unis, monde libre, Russie, paix, guerre, pour n'en nommer que quelques-uns, ont aujourd'hui une signification qui frise la transcendance?

Donc, importance primordiale donnée à la personne qui veut pour elle seule tout ce que la collectivité désirait il y a quelques siècles; supériorité de termes et de concepts indéfinis et indéfinissables sur la proposition et la démonstration syllogistique d'autrefois. Et je pense, à l'appui de cet avancé, aux 150 millions d'étatsuniens qui trouveraient probablement 150 millions de réponses différentes si on leur demandait de définir le terme démocratie; aux 150 millions de "ways of life" qui frétille dans autant de citoyens d'outre-quarante-cinquième et qu'on essaie de placer sous une seule catégorie qui serait le "Way of Life" de tous et chacun.

Mais le mal du siècle ne s'arrête pas là. Il y a en plus la machine, ce dieu du monde occidental qui peut fabriquer indifféremment le vulgaire bouton de chemise ou l'atome destructeur, qui mène aujourd'hui l'homme et tend de plus en plus à devenir le cerveau créateur de tout ce qui existe et existera et qui, selon les paroles du roumain C. Virgil Gheorghiu dans son bouleversant livre intitulé "La Vingt-Cinquième Heure", a une influence tellement grande qu'elle détruira l'homme. "L'Occident a créé une société semblable à la machine, nous dit M. Gheorghiu. Il oblige les hommes à vivre au sein de cette société et à s'adapter aux lois de la machine... Lorsque les hommes ressembleront aux machines jusqu'à s'identifier à elles, alors il n'y aura plus d'hommes sur la terre."

Voici donc le philosophe du monde occidental placé face à face à l'individu tel que nous l'avons vu et à la machine qui l'écrase à son insu. Il est là, devant une situation existentielle absolument effarante, devant un monde qui a besoin d'une rédemption de l'homme par l'homme, d'une résurrection des idées, d'une mise à point des valeurs. Il sent, il sait qu'il est l'homme qui rachètera l'homme et qui pourra contrôler la machine. Comment s'y prendra-t-il?



Une seule solution nous apparaît possible: il faut que le philosophe soit un homme d'action. S'il veut présenter à l'homme une saine philosophie basée sur des valeurs immuables et immanentes à la nature même de l'homme et l'inviter à quitter ce piedestal de la déité où il se trouve et lui redonner sa place sur la planète, il faudra qu'il vive parmi les hommes, qu'il agisse au milieu des hommes, qu'il soit un HOMME et un HOMME D'ACTION. Comme le Christ, qui est l'antithèse même du philosophe en vase clos! Comme Thomas d'Aquin qui ne comptait pas son temps au service de l'homme et Maritain qui essaie de se tenir au pas, dans l'action, avec les problèmes de son époque!

Le philosophe homme d'action ne se contente pas d'étudier la philosophie pour l'unique fin de connaître et de contempler la vérité, mais il l'applique à la vie courante, à son siècle, à l'étude des problèmes de son temps, à l'ordre pratique, quoi! Il travaille d'abord à la destruction de la tour d'ivoire et du vase clos de son propre milieu, il dénonce un intellectualisme vide de sens qui ne peut qu'ajouter à la confusion actuelle, il dénonce la peur de l'engagement, les préjugés et l'incompréhension. Et ayant ainsi épuré son propre milieu, il quitte la salle de conférence et va vers le peuple.

La première tâche du philosophe qui se lance dans la mêlée sera de faire la paix avec la machine et de l'accepter comme une réalité indispensable et qui est ici pour rester. Non pas une paix sans condition, cependant. Plutôt une paix dont la condition primordiale sera d'enlever à la machine son droit de penser pour l'homme et de redonner à l'homme le droit de primauté sur la machine. Il lui faut renverser les rôles et faire de la machine l'instrument des travaux de l'homme.

Il ne peut parler à la machine mais il parlera à l'homme. Il lui dira qu'il est surtout malheureux parce qu'il est frustré de son droit d'artisan puisque la machine fait tout et se passe d'artisan. Il insistera sur le fait que le machinisme est là, qu'il est impossible d'en éliminer l'existence et de le mettre au rancart, mais qu'il peut le domestiquer, le mâter, en faire son allié.

Les exemples qui illustrent bien ce thème de l'utilisation de la technique et du machinisme par le philosophe ne manquent pas. Il y a, entr'autres, le cinéma, le livre et l'imprimerie, le théâtre, les conférences devant un public nombreux, chacun de ces moyens d'expression exigeant l'emploi de la machine et de la technique. Prenons le cas du cinéma, par exemple. Est-il un meilleur moyen pour le philosophe de se servir de la technique moderne pour pénétrer les esprits et y mettre de l'ordre? Le cinéma est aujourd'hui le médium le plus puissant d'éducation des masses et le film à thèse, surtout lorsqu'il est commenté dans un ciné-club, peut apporter d'une façon efficace et réaliste des solutions aux problèmes de l'homme qui s'interroge constamment sur son existence et sa destinée, sur les définitions véritables des termes bien et mal, sur la fraternité des hommes.

Engagement total dans l'action, vers l'homme qui ne sait où aller et a besoin de direction! Don total aux exigences impérieuses d'une société malade dans l'âme et qui ignore les lois profondes de la nature! Nécessité d'une prise de conscience, d'un ordre, d'un contact avec l'homme et d'une revalorisation des concepts, voilà le rôle social du philosophe!

Lequel des idées ou de la machine mènera le monde et nous donnera une planète à la taille de l'homme ou un homme à la taille de la planète? Seule la philosophie peut répondre à cette question!



## L'ETUDIANT PHILOSOPHE

Les problèmes d'un étudiant en philosophie sont multiples. Les étudiants de la Faculté en savent quelque chose. Ceci vient surtout du fait que le caractère même de la philosophie, pour aussi séduisant qu'il paraisse à l'esprit, offre peu d'avantages lucratifs en regard des autres facultés. D'autre part, l'étudiant voyant les grands courants de la Pensée, est tenté de perdre l'unité de sa personne sans quoi il ne pourrait se réaliser pleinement. Les tentations de s'égarer sont grandes. L'histoire de la Pensée est très vaste. Celui qui pénètre dans son enceinte reste séduit de son harmonie, de son labeur à travers les âges. Mais tout ce rayonnement ne doit pas distraire le débutant avant qu'il ne se soit abreuvé aux sources, avant qu'il n'ait remonté au cœur de la pensée. Deux ordres de problèmes se posent donc à l'étudiant philosophe au bout d'un certain temps de scolarité: l'un d'ordre matériel, l'autre d'ordre intellectuel.

On dirait qu'un désintéressement (sinon requis du moins imprévu) guette l'étudiant de la philosophie. La force des choses présentes, leur contradiction, l'amènent à se chercher une orientation, une fois ses études terminées. Et je crois qu'il faut d'abord s'en prendre au caractère intellectuel de la faculté. Une faculté de philosophie restera toujours une faculté de philosophie, c'est-à-dire que les chances de vaincre les préoccupations matérielles pour la chose intellectuelle et ceux qui y adhèrent seront toujours maigres comparativement comme elles l'ont été de tout temps. N'importe. Il s'agit bien présentement d'orienter notre philosophe vers un but précis; que ses études lui inspirent confiance et que sa place dans la société soit attendue. Est-il besoin de souligner que sa compétence soit reconnue, qu'on ait recours à ses services, non pas à l'occasion uniquement, mais tant que les besoins se font sentir dans un monde désaxé. L'importance d'un philosophe dans un pays, je ne la discuterai pas ici. Je trouverais la chose superflue. Rappelons seulement que c'est lui qui informe la nation de sa destinée. Les grands courants d'idées se fusionnent dans la philosophie et descendent jusqu'à nous avant de se répandre dans la société. Or, l'insécurité d'avenir dans laquelle est présentement l'étudiant en philosophie (toujours pour celui qui veut en faire profession) n'est pas de nature à favoriser sa fonction sociale. Le philosophe a-t-il vraiment une fonction sociale? Avant de se poser la question, demandons-nous quel accueil lui fait la société. J'ai l'impression que le philosophe a plutôt à s'inviter dans la société qu'elle ne l'invite et que pour s'imposer il doit forcer, s'inventer une fonction sociale, à moins de dévier complètement de la philosophie, comme le cas se présente pour bon nombre d'élèves prêts à se lancer dans la vie. Outre de dévier la philosophie comme telle, en raison de son gage d'insécurité, nous pouvons en faire profession par le professorat. C'est là le paradoxe. La situation peut-elle donc s'améliorer? Tout dépend. Comme "débouché" le professorat philosophique ne présente actuellement qu'une garantie limitée dans la Province de Québec. Il ne suffit guère à l'étudiant à cause des demandes rares ou des postes de professeurs déjà occupés par des religieux. L'enseignement secondaire passe par une transition: le nombre d'élèves à enseigner n'est pas de niveau au nombre de professeurs disponibles. Tant que cette transition ne sera pas passée, le philosophe ne pourra professer la philosophie que très prudemment. Sans doute, dans quelques années, la population augmentant, des collèges nouveaux s'ouvriront, des revues, des livres, des séminaires créeront une activité philosophique dans laquelle pourra s'engager le philosophe.

En attendant, il s'agit de tirer meilleur parti de la présente situation. Que faire? Choisir un poste étranger à l'objet philosophique; la licence offre plus d'ouvertures dans nos bureaux et instituts qu'on ne le prétend. Faire carrière de la philosophie si possible. Tels sont les problèmes majeurs de l'étudiant philosophe. Les solutions viendront avec le temps, sans doute. Comme les solutions aux grands problèmes intellectuels viendront avec la maturité de notre peuple.



La seconde partie de notre entretien ne considère plus l'étudiant en rapport avec la vie, mais avec lui-même. Nous aurons plutôt à considérer ses problèmes, ceux qu'ils rencontrent à la découverte des études philosophiques. Une introspection s'impose. Jetons une vue d'ensemble sur ces toutes premières réactions au contact des penseurs.

Une première réaction veut qu'il ait tendance à s'éloigner de la réalité. Rien de plus funeste pour perdre le pôle de la philosophie. Science humaine qui plonge dans l'existence pour puiser son enseignement, elle ne saurait s'en séparer. Quand on tend à dissocier l'une de l'autre, l'hérésie interne ne fera jamais le philosophe qui essaie de l'être. Tout dépend évidemment dans quelles dispositions nous abordons son étude. L'esprit philosophique n'est rien autre qu'une saisie de la réalité. La philosophie, en tant qu'étude, ne me fait pas autre que je suis. Elle perfectionne l'exercice de ma personne à la condition que je garde fidélité envers moi-même. Telle est la réalité principale à laquelle j'ai parfois à me ramener.

Car réaliser l'unité de la personne en dépit des appels successifs et éparpillés qu'elle entend de toutes parts à travers les courants philosophiques, voilà l'intention première que j'ai avant d'ouvrir un livre d'étude sur la philosophie. Je garde donc sur moi une vue vigilante, c'est-à-dire sincérité à moi-même et connaissance expérimentale, du moins sommaire, des hommes.

Jacques Rasetts

#### NOBLE IDEAL

Pierre a vingt ans et il vient compléter sa formation à l'université. Il ambitionne la carrière journalistique. Pour bien s'y préparer, il scrutera la pensée d'Aristote et de St-Thomas. Servir la vérité dans la justice et la paix, c'est là sa devise.

En bon philosophe, il voudra s'habituer à respecter les opinions des autres tout en ne se croyant pas tenu de les partager, même si elles viennent de plus puissants que lui. De son côté, il exposera franchement ses idées sans pour cela se croire infallible. Profondément chrétien, il ne craindra pas de consulter et de justifier la doctrine de l'Eglise. Son indépendance politique lui réservera toujours le droit de commenter poliment, mais avec énergie, les agissements des hommes publics. Qu'ils soient libéraux, conservateurs, nationalistes, il distribuera félicitations et réprimandes à ceux qui lui sembleront les mériter. Il fera une lutte sans merci à l'esprit de parti; il essaiera de démontrer l'absurdité et les dangers de cette fausse tradition familiale. En opposition aux enseignements des clubs politiques qui recherchent la perfection exclusivement dans le rouge ou le bleu, il étudiera le bien accompli par les hommes et non par les partis. Pour combattre les idées subversives, il réclamera justice pour les pauvres comme pour les riches. En journaliste consciencieux, ses critiques comporteront toujours une note constructive. En un mot, Pierre veut devenir le serviteur du peuple.

Les confrères de Pierre ne prévoient pour lui que déboires et pauvreté; pourtant, rien ne peut ébranler la détermination du futur journaliste. Réussira-t-il à conserver cette indépendance et à atteindre son idéal? Si oui, il pourra rendre de grands services à son pays. Dans le cas contraire, il deviendra, comme tant d'autres journalistes sans volonté, l'instrument de la finance et des partis politiques.

Roland Verrette



## RETROUVER L'HUMAIN

Notre époque, si fertile en nouveautés, a donné naissance à un certain héros dont la structure mentale préfigure des temps apocalyptiques tellement sa déchéance morale est profonde. Avant l'ère moderne, l'homme avait le sens de la grandeur; il tendait vers une espèce d'héroïsme qui le transcendait. L'homme croyait au devoir et c'est ce qui faisait peut-être sa force, sa continuité intérieure. A l'époque moderne, est héros celui qui parvient à se libérer de son cadre humain, c'est-à-dire à rejeter toute morale, toute loi naturelle pour se garder comme maître que son "moi", posé comme fondement immanent de toutes choses.

L'homme moderne sait, mais il ne croit plus. Son esprit critique et son individualisme l'ont perdu; l'individualisme, s'il n'est pas freiné par quelque chose de transcendant à l'homme, mène au subjectivisme lequel entraîne la dépersonnalisation de l'homme, en ce sens que les expériences toutes personnelles de quelques cerveaux s'érigent en critère universel et normalisent la vie de toute une civilisation. L'homme moderne, plus précisément l'homme du demi-siècle n'est pas seulement le fruit de son époque; ses origines se situent bien au delà de son temps et sa nature s'insère dans un contexte historique dont on semble parfois ignorer l'importance. Il est tributaire de quatre à cinq siècles d'individualisme; où le seul souci de l'homme a été la conquête du monde extérieur, au détriment de sa propre conquête. L'homme a cru que la maîtrise de l'univers entraînerait sa propre perfection. Illusion grossière dont l'angoisse de notre époque en est l'aboutissement.

En aucun temps dans l'histoire, l'homme n'a atteint une telle dislocation intérieure. Dans une étude pénétrante sur "L'homme du Néant", étude parue en 1946. M. Max Picard constatait que "l'homme est éparé et discontinu. L'homme est intérieurement dépossédé, il n'a plus rien en lui à inventorier, aussi cherche-t-il à dresser mécaniquement un inventaire du monde extérieure." Pour M. Picard, "la discontinuité est le symptôme de la fin, de la dissolution, elle est elle-même dissolution et corrépondance de la fin". La discontinuité origine de la dépossession de l'homme. Dans l'esprit moderne, dépossession signifie l'anéantissement par l'intérieur, la rupture de la relation entre la lumière intérieure et la lumière extérieure. Qu'on pense aux héros traqués de Kafka, à ces hommes sur lesquels pèsent "La vingt-cinquième heure" de Gheorghiu ou aux héros impuissants et si attachants de Camus.

L'homme moderne est fataliste. Il se croit pourchassé par toutes les puissances du monde. Il a le sentiment que derrière tout ce qu'il fait, il y a des choses qu'il ne pourra jamais comprendre. Il se sent submergé par le monde qui prend à ses yeux angoissés des proportions démesurées. L'homme a perdu le sens de l'homme. C'est peut-être ce que le philosophe De Waelhens voulait dire lorsqu'il définissait la condition humaine comme étant "l'incertitude quant à la perception des vérités."

Peut-on entrevoir un redressement dans l'esprit de l'homme? L'homme triomphera-t-il de son angoisse actuelle? Il semble que dans notre monde à l'agonie, un autre monde essaie de naître, mais qu'il est encore impuissant. C'est ici qu'apparaît la tâche sociale des philosophes, de ces mêmes philosophes qui moulent depuis cinq siècles l'esprit moderne et qui ont engendré Hegel, Comte et Sartre. Les philosophes sont responsables de la confusion du monde actuel parce qu'elles en sont l'expression la plus haute en même temps que la plus déterminante. Les philosophes modernes, en voulant émanciper l'homme, l'ont rejeté dans un gouffre dont on se demande s'il n'aboutit pas sur l'abjection.

C'est à la philosophie, plus exactement aux philosophes, qu'il appartient de retrouver le sens de l'homme, le sens de la dignité humaine; j'entends "dignité" au sens dont parle Kant et sur lequel il fonde toute sa morale, car dans l'idée de Kant, "la morale consiste uniquement à se savoir esprit et à ce titre, oblige absolument, car noblesse oblige. Il n'y a rien d'autre dans la morale que le sentiment de la dignité". (Alain) Seul un retour aux sources de l'humain permettra à l'homme de se libérer



de son désarroi et de mieux comprendre la nature intime de son être.

Retrouver l'homme, replacer l'homme sur son plan moral, remonter l'homme dans l'estime de l'homme, voir en lui, non pas un corps, non pas une âme, mais un corps et une âme entraînés vers une fin transcendante: telle pourrait être l'une des principales fonctions de la philosophie.

Pierre Charbonneau

### REFUS DE DIALOGUE

"Le commandement d'aimer l'ennemi? Il me dit de ne pas rompre avec l'ennemi le lien du Corpus Christi, de ne pas le pousser par le geste de ma haine, dans le désespoir dont je ne dispose pas plus que l'espoir, de ne pas juger, de ne pas repousser." (L'affrontement chrétien)

L'un des signes les plus caractéristiques de la mentalité adulte, c'est le fait d'accepter qu'autrui puisse avoir des idées et un comportement qui nous soient contraires. Et pourtant toute évidente qu'elle puisse paraître cette acceptation n'est pas si simple: le monde politique d'aujourd'hui nous en offre un bien triste exemple!

Devant un univers cristallisé en deux blocs agressifs par les fautes réciproques des deux opposants en présence un urgent besoin d'entente se fait sentir. La machine politique (nous l'avons assez vu!) se refuse avec obstination à jouer le rôle de médiatrice. La constatation de ce fait pour être pénible n'est cependant pas surprenante: que pouvions-nous attendre de ces systèmes consacrés à l'expansion du désordre établi?

D'ailleurs le drame qui met en présence deux grands mouvements à la fois politiques, économiques et sociaux contient surtout et je dirais même avant tout un débat idéologique. Ce débat partit d'un plan philosophique et devra y revenir pour la seule solution plausible: accepter la présence et l'échange d'idées libres dans un monde libre. Cette solution doit être, il me semble, la tâche première du philosophe contemporain, la fonction sociale de la philosophie toute entière.

Avant qu'il ne soit trop tard, nous devons percer le durcissement qui nous environne. Ce durcissement, cette sclérose des pensées et des mœurs, signe fatal de décadence intellectuelle. L'évidence d'une commune entente est là sous nos yeux, seul le dialogue nous en offre la possibilité. Le refuser, c'est entraîner le chaos, le choc fatal et meurtrier, c'est se résoudre à un troisième conflit. Cependant pour être efficace, le dialogue demande une attitude énergique et un esprit très lucide recherchant avant tout la vérité. Les positions toutes faites ne valent rien. Le partisan adverse (et non pas adversaire) existe, il faut en tenir compte. Ensemble, selon le vœu de l'ouvrier, il convient de "refaire la Renaissance."

Jean-René Major